

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Eh bien ! il ne me plaît pas de m'y soumettre. Si cette enfant veut venir, qu'elle vienne sans me demander autre chose que l'oubli du passé. J'estime que je fais déjà beaucoup pour elle en l'admettant dans le cercle de la famille dont sa mère s'était volontairement exclue.

—Il serait plaisant, vraiment, que ce fût elle qui réclamât de moi des garanties d'avenir.

—Ces garanties, prononça lentement Noli Ruthwen, c'est moi qui les lui donnerai.

—Olivier !

—Ma mère, nous ne pouvons laisser seule et pauvre, au loin cette orpheline qui est de notre sang et qui n'a rien fait pour mériter cet abandon. Il serait inique....

—Je ne lui refuse point l'asile de Kilmore....

—Mais si vous lui en rendez impossible l'acceptation, la cruauté et l'injustice seront les mêmes....

Pour la seconde fois, Gérard fit entendre son rire ironique et contenu.

—Par ma foi, voici une étrange discussion, et vous prenez grand souci, Noll, mon très cher, d'une cousine bier inconnue.

—Je n'ai jamais oublié les soins et le dévouement dont, toute jeune, ma tante Flora entoura ma douloureuse enfance. Mon apparence débile ne flattait pas mes parents comme votre belle mine, Gérard, et, sans la jeune sœur de mon père, j'eusse été souvent délaissé. L'affection qu'elle me donna, jadis, je la rendrai en protection à sa fille.

Gérard ne répondit rien, mais le regard dont il enveloppa son aîné parlait avec une suffisante éloquence.

Une fugitive rougeur empourpra le front pâle de Noll.

—Le Ciel, qui ne m'a point départi la force physique, Gérard Ruthwen, m'a donné du moins la volonté.... et des droits.

—Pardon, ma mère. Jamais, avant ce jour, je ne les avais revendiqués. Et c'est seulement parce qu'il s'agit pour moi d'un devoir à remplir, — un devoir dont Gérard me raille, — que j'invoque les privilèges de mon titre... mes droits d'aîné, de chef de famille.... car c'est moi qui suis le lord de Kilmore. Ma cousine Dally viendra vivre près de nous et sa liberté de conscience sera scrupuleusement sauvegardée. Je m'en porte garant.

Lady Augusta fixait sur l'aîné de ses petits-fils un regard empreint d'une surprise qui n'était pas sans colère.

Était-ce bien Noll Ruthwen qui parlait ainsi d'un accent sans réplique, avec, au fond de ses yeux bleus très doux, une expression d'immuable résolution qui y mettait comme un reflet d'acier net et tranchant ? Noll qui, jusque-là, indifférent à toutes choses, volontairement effacé, l'avait toujours laissée maîtresse absolue à Kilmore-Castel, ne discutant avec elle que lorsqu'elle gâtait trop outrageusement Gérard dont elle faisait une sorte de demi-dieu, et se cantonnant le plus souvent, silencieux, absorbé, dans le domaine de l'étude et de patientes collections ?

Toutefois elle jugea inutile de contrecarrer davantage cette volonté nettement manifestée. Il n'eut pas été politique — et lady Augusta était trop habile pour commettre cette faute — de fournir à Olivier une nouvelle occasion de rappeler lui-même que la loi anglaise et les traditions de famille avaient fait de lui le maître du manoir et de la fortune immense des Ruthwen.

La comtesse n'avait que son douaire.

—Soit, dit-elle en couvrant sa retraite d'un air de dignité blessée. Vous agirez comme vous le voudrez. Vous venez de le dire : vous avez le droit de commander ici.

Noll s'inclina respectueusement.

—Ma mère, en tout ce qui ne sera pas question de devoir et de justice, — comme c'est ici le cas, — vous trouverez toujours en moi le fils le plus soumis....

Lady Augusta sourit ironiquement.

—En tout ce qui ne sera pas question de devoir et de justice, répéta-t-elle....

Alors vous vous érigez en juge de ma conduite.... C'est le monde renversé.

Le jeune lord rougit.

—À Dieu ne plaise que je m'arroe ce droit, fit-il vivement, d'un

ton de protestation. J'ai pu regretter à part moi la rigueur d votre sévérité envers ma tante Flora, dont le souvenir m'est toujours resté cher....

—J'en puis parler aujourd'hui, puisque, la première, vous avez prononcé son nom ; mais jamais la pensée d'un blâme n'a effleuré mon esprit.—Ceci ne regardait que votre conscience ; ma tante vous avait offensée en se mariant contre votre gré. L'enfant innocente, elle, ne saurait porter le poids de votre ressentiment.—Et maintenant qu'elle est seule au monde, nous, ses uniques parents, nous devons à Dieu, à elle et à nous-mêmes de ne pas la repousser."

—Vous répondrez donc à votre guise à la lettre de cette religieuse d'Arcachon.—La voici. Quant à moi, je ne veux plus m'occuper de cette affaire.

Elle avait jeté la lettre sur la table, d'un air mécontent.

Noll, sans mot dire, prit le mince papier qui contenait le plaidoyer en faveur de Florence, et le glissa dans son portefeuille.

L'heure était venue de passer dans un petit salon où déjà Tom Hooper avait dû faire servir le thé.

Gérard, comme il le faisait tous les jours, offrit le bras à sa grand'mère, avec cette grâce souple et cet air de câlinerie condescendante qui, chez lui, la charmaient et seyaient si bien à son élégance hautaine.

Elle se retrouvait en lui, toute ; depuis la régularité des traits, le port de tête altier, le nonchaloir, jusqu'au moral qui en eux deux était pareil, et que se partageaient deux sentiments très exclusifs : un immense orgueil, et comme un culte de leur beauté ; un ardent désir de jouissance, de plaisir et de domination.

La cousine Ethel, qui avait assisté presque muette, mais très agitée, à cette chaude discussion, reprit quelque peu ses esprits, lorsque le passage dans un autre appartement vint y faire diversion.

—Noll, mon cher enfant, dit-elle avec sollicitude à son jeune cousin, hâtez-vous de sonner Archie si vous tenez à boire votre thé bouillant.—Il fume déjà dans les tasses, et vous savez que refroidi, il perd non seulement son arôme, mais encore ses propriétés digestives.

Mais Noll ne semblait nullement pressé de rejoindre sa grand'mère et Gérard ; la meilleure façon de prendre le thé ne le préoccupait que médiocrement, et il attendait avec patience qu'Archie Brice, le vieux valet de chambre qui le servait depuis son enfance, vint rouler son fauteuil d'une pièce à l'autre.

Il avait déployé et lisait attentivement la missive qui avait coûté tant d'essais à la collaboration de Mme Guéthary, de la Grande Mademoiselle et de la sœur Saint-Paul ; et lorsque le brave serviteur se fut approché de lui, il lui dit à brûle-pourpoint :

—Mon bon Caleb,—un surnom qu'en raison de sa fidélité il lui donnait parfois,—la fille de ma tante Flora vient habiter Kilmore-Castle.

Le vieux Brice se redressa tout saisi.

—L'enfant de notre chère petite miss Flora, murmura-t-il.... Mais.... et elle ?

—L'enfant est orpheline, Archie.... Toute seule, si loin de nous pauvrete, est-ce que cela ne fait pas pitié ? Mais elle va nous arriver, et alors....

—Alors, interrompit avec une respectueuse liberté Archie Brice, dont un bon sourire illumina les traits ridés ; alors, mon cher jeune maître, nous serons au moins deux pour l'aimer.

Dans le petit chalet d'Arcachon on attendait avec une impatience anxieuse la réponse de la comtesse de Kilmore.

La Grande Mademoiselle ne tenait plus en place ; elle errait comme une âme en peine de sa chambre au jardin, poussant des soupirs à faire tourner tous les moulins à vent d'alentour, chaque fois que, sur ses pas, elle rencontrait Florence, laquelle, ressaisie par l'heureuse insouciance de son âge, s'amusait paisiblement à promener sa poupée ou à faire des *pâtés* avec le sable fin des allées. Et, à l'heure de chaque courrier, un extraordinaire hasard, dont elle était seule à s'étonner, conduisait encore Mlle Sophie à la grille, au moment précis où le facteur s'apprêtait à y sonner.

Mme Guéthary, pour tromper les énervements de l'attente, se dépensait avec plus de générosité que jamais au service des uns et des autres ;—l'église et les pauvres surtout bénéficiaient de cette activité qui, très vive d'ordinaire, était devenue dévorante.

Sœur Saint-Paul passait presque chaque jour embrasser la petite Flor et s'enquerrait des nouvelles qu'on pouvait avoir reçues.

Un soir, pendant que la religieuse était là, le facteur remit à Mlle d'Izor une lettre timbrée d'Angleterre dont la vue seule la fit devenir toute pâle.

Elle l'apporta à Mme Guéthary et s'affala sur une chaise, les jambes coupées, les mains tremblantes.

—Lis vite, Angélique, murmura-t-elle. C'est plus fort que moi, je ne peux pas. Est-ce assez bête d'être comme cela !

La vieille dame décrocha la lettre d'Olivier et, dès la lecture des premiers mots, la laissa retomber sur ses genoux.